

Nathalie Oberweis

Dans la continuation du paradigme de la croissance : le développement

Le développement ne jouit plus de son statut d'entreprise louable d'autrefois. Il n'est plus cette grande œuvre qui allait éradiquer la pauvreté et combler le fossé entre le Nord et le Sud.

Aujourd'hui, le développement est devenu un terrain hautement controversé et contesté. La théorie du développement est, selon ses contestataires, dans une impasse.

Au lieu d'en finir avec la faim et la sous-alimentation dans le monde, on a, en 2010, dépassé le seuil d'un milliard de personnes souffrant de ces maux. Au lieu de combler l'écart entre riches et pauvres, celui-ci n'a cessé de se creuser : en 1960, les pays industriels étaient 20 fois plus riches que les pays pauvres ; en 1980, ils l'étaient 42 fois.

Pourquoi le développement se trouve-t-il dans une impasse ? Nous voulons ici éclairer le développement, en montrant les liens, en particulier de nature idéologique, que ce domaine entretient avec d'autres secteurs.

Les fondements idéologiques à la base du développement préconisent la croissance économique comme panacée. C'est justement dans cette prescription que nous voyons la faille qui mène à l'impasse.

Afin de continuer à étayer notre argumentaire, il faut nous remémorer les origines de la théorie du développement. Nombreux sont les auteurs qui font référence à ses origines culturellement, spatialement et historiquement conditionnées. Le développement serait ancré dans la conception judéo-chrétienne du temps, selon Gilbert

Les prétentions universelles de la croissance économique [...] vont main dans la main avec les prétentions universelles du développement

Rist. Il serait intimement lié à la notion de progrès, selon laquelle demain sera meilleur qu'aujourd'hui. Alors qu'avant, le progrès, c'était l'adaptation aux circonstances, note Thomas Popkewitz, dorénavant, le progrès est compris comme linéaire et surtout infini.

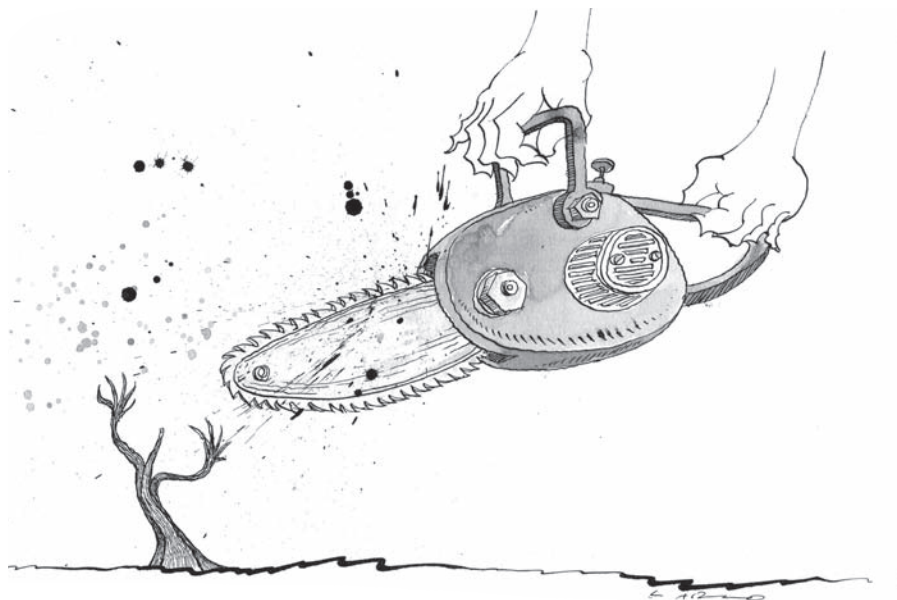
Le progrès s'est enraciné dans les structures mentales. La chrétienté a projeté un type idéal de société sur base de laquelle il fallait construire la société future. Le progrès était une idée morale, selon Thomas Popkewitz. Mais cette conception chrétienne du temps fut sécularisée à l'époque des Lumières au XVIII^e siècle. Avec la révolution industrielle, l'idéologie de la

croissance économique infinie se greffa sur le développement. C'est dans ce sens que le développement serait l'héritier direct de ce qu'Albert Provent nommait le « mythe de l'histoire-progrès ». La différence était dorénavant que le progrès fut surtout évalué sur le plan matériel. Industrialisation, « modernisation » étaient synonymes de progrès et... de développement.

À la base de cette grande œuvre de développement, d'industrialisation, nous trouvons les grandes théories économiques mises sur pied au XVIII^e siècle et qui allaient servir de référence à l'âge moderne. L'idéologie de la croissance est née avec la « révolution industrielle ».

Le développement tel que nous le comprenons aujourd'hui est né après la Seconde Guerre mondiale et le binôme développement et sous-développement introduit. Ce fut le président américain Truman qui présenta au développement sa contrepartie : le sous-développement. Le 20 janvier 1949 à Washington, les quatre cinquièmes de la population mondiale se sont vu relégués à l'état de dépourvus.

Le développement commença alors à devenir une contrainte : « celle de s'engager dans un chemin que les autres connaissent mieux, celle d'avancer vers un but que les



autres ont déjà atteint, celle de s'engager... dans une course où il n'y a qu'une voie, à sens unique ¹».

Construction et déconstruction du « mythe du développement »

Le développement tel que nous le connaissons fut celui de l'Occident. Il y eut au début trois motifs principaux, selon Wolfgang Sachs. D'abord, il fallait contenir le communisme en gouvernant indirectement ces pays (nous savons combien de leaders ont été liquidés pour avoir promu un autre modèle de développement). Puis, il y eut la promesse du rattrapage, le niveau à atteindre étant celui de l'Europe et des États-Unis. Finalement, il y eut l'idée que le développement était infini dans le temps².

C'était le modèle occidental qu'il fallait suivre. Jamais aurait-on pu s'imaginer, surtout à cette époque qui, il faut le rappeler, était encore profondément coloniale, que les gens puissent choisir leur propre voie. Au contraire, l'entreprise du développement a souvent été un instrument de l'impérialisme occidental. Dans ce sens, le développement est, selon les termes de Jean-Marie Harribey, le vecteur de la domination occidentale sur le monde. Et rappelons-nous que cette géante aventure coloniale n'a été rien d'autre que la manifestation de pouvoir et l'exécution (par mille manières brutales) de force afin d'ex-

ploiter les ressources pour... faire tourner les machines européennes.

Ce fut dans les années 1980, lors de la « décennie perdue pour le développement », que les premières voix commencèrent à s'élever pour dénoncer le « mythe »³ : « De nombreux penseurs ont enfin affirmé que le sous-développement n'était pas

L'entreprise du développement a souvent été un instrument de l'impérialisme occidental. Dans ce sens, le développement est [...] le vecteur de la domination occidentale sur le monde.

une condition humaine produite naturellement, mais une création de l'entreprise même du développement... ».

Alors le sous-développement serait l'enfant du développement, dans le sens où le développement, en tant que continuation de l'aventure coloniale, se servait des pays dits sous-développés comme d'un espace de domination et d'exploitation pour alimenter sa croissance. François de Ravignan va dans le même sens en avançant que « le développement est une idéologie de puissance, de richesse, de conquête ⁴ ».

Dans l'incapacité de penser en dehors du paradigme de la croissance économique in-

finie, celle-ci est prescrite comme solution miracle contre tous les maux. Il ne faut pas chercher à nous méprendre ; il n'est pas question ici d'être contre une amélioration des conditions de vie, au contraire. Wolfgang Sachs poursuit de cette manière : « l'opposé du développement n'est pas la stagnation : il ne s'agit pas de ne rien faire. Toutes sortes de changements sociaux sont nécessaires, mais pas dans le sens du développement conventionnel, parce que celui-ci consiste fondamentalement à suivre l'exemple du Nord⁵ », qui, nous le savons, n'est ni durable ni juste.

Le développement tel qu'il est ordonné depuis des dizaines d'années maintenant n'a, globalement, pas amélioré, mais empiré les conditions de vie de ceux qui en souffrent. S'il est vrai qu'au fil du temps, les stratégies ont évolué, le résultat, lui, n'a guère varié. Ceci s'explique par le fait que « les changements des discours n'entraînent pas nécessairement une transformation de pratiques. Souvent, on propose un emballage pour conserver le même contenu⁶ ».

La dernière « mode » est le développement durable, doctrine officielle des Nations unies. Les sceptiques comme Gilbert Rist le jugent de façon sévère. Pour celui-ci, « même lorsqu'il se proclame alternatif, le développement reste le développement ». Ce sont leurs présupposés communs qu'il faudrait mettre en cause, ceux « qui se ré-

clament de la science économique constituée à partir de la fin du XVIII^e siècle⁷».

Jean-Marie Harribey va dans le même sens quand il avance que « le programme du développement durable est entaché d'un vice fondamental : la poursuite d'une croissance économique infinie est supposée compatible avec le maintien des équilibres naturels et la résolution des problèmes sociaux... or, la croissance capitaliste est nécessairement inégale... se nourrissant des inégalités...⁸ ». À côté de cette faille fondamentale, le développement tel qu'il est conçu, c'est-à-dire basé sur les sciences économiques, nie aussi la pluralité des réalités sociales et culturelles. Au lieu de faire dériver leur théorie de la réalité, Gilbert Rist constate que « les économistes cherchent à conformer le monde à leur dogme⁹ ». Les prétentions universelles de la croissance économique, qui, dans le processus de la globalisation, cherchent à tout « manger », vont main dans la main avec les prétentions universelles du développement.

Les accords de partenariat économique (APE) que l'Union européenne (UE) essaie de négocier avec les pays de l'Afrique, du Pacifique et des Caraïbes (pays ACP) en sont un exemple. Vendus comme un outil de développement, ils cherchent à ouvrir les frontières des pays du Sud afin de créer un espace de libre marché. Dans l'idéologie du marché, déréglementation, libéralisation et croissance vont ensemble. Ces négociations stagnent depuis des années à cause des réticences de nombreux pays du Sud qui craignent les conséquences de la concurrence des produits hautement compétitifs de l'UE sur leur production.

Le(s relations de) pouvoir de l'idéologie du marché

Dans son livre paru récemment, *Mordshunger. Wer profitiert vom Elend der armen Länder?*, l'ambassadeur luxembourgeois auprès des institutions internationales à Genève, Jean Feyder, déplore que l'idéologie du marché soit présente jusque dans les institutions internationales. Il s'ensuit un grave problème : ces institutions et notamment le Fonds monétaire international, qui est justement censé réparer les manquements du marché, se fait la porte-parole de l'idéologie du marché.

Force est de constater qu'aujourd'hui, les mentalités collectives sont toujours investies par cette croyance, alors qu'il y aurait, au plus tard depuis la crise économique et financière de 2008, assez de raisons pour en douter. Bien que l'on constate de plus en plus que la croissance semble être un but en soi (au lieu d'être un moyen pour atteindre un but), les systèmes mentaux et sociétaux répètent sans cesse le vieux schéma.

Une idéologie a – surtout si elle a été héritée depuis des générations, exportée et imposée à travers le monde, tout en étant liée à de multiples intérêts et donc à des relations inégales de pouvoir – une

**« La croissance capitaliste est
nécessairement inégale...
se nourrissant des inégalités... »
(Jean-Marie Harribey)**

énorme force d'inertie et de résilience. Il ne faut surtout pas sous-estimer le pouvoir de résistance de systèmes de croyances, qui finalement, ont pour but de rassurer les gens.

Présenté comme une nécessité quasi naturelle (*Naturgegebenheit*), le développement cache sa véritable nature, qui est une construction historiquement et culturellement déterminée par le monde occidental. Pourtant, cet héritage culturel se complait dans un statut de vérité, ce qui explique la persistance obstinée du « développement ». Si le développement semble indissociable de la croissance, c'est parce que les deux ont été, à un certain moment et dans un certain système économique-culturel, joints.

Hélas, les « fatalistes de la croissance¹⁰ » sont nombreux parmi les économistes ainsi que parmi les partisans du développement. Faute d'alternative, ils « vantent les performances de la croissance ». Ne pouvant se libérer de ce schéma mental qui empêche de penser en d'autres termes qu'en termes de croissance, ne pas sortir du « tout-croissance » revient à accepter que nous allons tout droit dans le mur. C'est ce qu'a expliqué récemment le psychologue social allemand Harald Welzer, qui, en vi-

sité à l'Université du Luxembourg, souligne que toutes les civilisations, face à des incohérences ou à des failles profondes dans leur système, au lieu d'entreprendre des réformes structurelles, intensifiaient et épandaient ces mêmes structures.

C'est peut-être cette incapacité à penser l'avenir en dehors du paradigme de la croissance économique qui constitue sans doute le blocage principal. Il faudra donc d'abord libérer nos champs mentaux afin qu'ils puissent accepter d'autres pensées que les idées recyclées du pouvoir d'argent. Nous pensons avec Wolfgang Sachs qu'il faut « se détourner du développement parce qu'il parle... d'élever le bas, alors qu'il faut transformer le sommet ». ♦

1 Gustavo, Esteva, « Au-delà du développement », dans *Les ruines du développement*, Ecosociété, Montréal, Canada, 1996

2 Sachs, Wolfgang, « Le développement est un concept du passé », entretien avec Hervé Kempf, *Le Monde*, 27 juin 2000

3 Gustavo, Esteva, « Au-delà du développement », dans *Les ruines du développement*, Ecosociété, Montréal, Canada, 1996

4 de Ravignan, François, Peut-on en finir avec le développement ?, conclusion d'un colloque « Silence, on développe.. la pauvreté », janvier 1996

5 Sachs, Wolfgang, « Le développement est un concept du passé », entretien avec Hervé Kempf, *Le Monde*, 27 juin 2000

6 Gilbert, Rist, « Gilbert Rist répond aux contradicteurs de la décroissance », *Courrier de la planète*, n° 74, automne 2005

7 Gilbert, Rist, « Gilbert Rist répond aux contradicteurs de la décroissance », *Courrier de la planète*, n° 74, automne 2005

8 Harribey, Jean-Marie, « Développement ne rime pas forcément avec croissance », *Le Monde diplomatique*, juillet 2004

9 Gilbert, Rist, « Gilbert Rist répond aux contradicteurs de la décroissance », *Courrier de la planète*, n° 74, automne 2005

10 Sachs, Wolfgang, « Le développement est un concept du passé », entretien avec Hervé Kempf, *Le Monde*, 27 juin 2000